

*A la femme aimée*

*Lorsque tu vins, à pas réfléchis, dans la brume,  
Le ciel mêlait aux ors le cristal et l'airain.  
Ton corps se devinait, ondoieusement incertain,  
Plus souple que la vague et plus frais que l'écume.  
Le soir d'été semblait un rêve oriental  
De rose et de santal.*

*Je tremblais. De longs lys religieux et blêmes  
Se mouraient dans tes mains, comme des cierges froids.  
Leurs parfums expirants s'échappaient de tes doigts  
En le souffle pâmé des angoisses suprêmes.  
De tes clairs vêtements s'exhalaient tour à tour*

*L'agonie et l'amour.*

*Je sentis frissonner sur mes lèvres muettes  
La douceur et l'effroi de ton premier baiser.  
Sous tes pas, j'entendis les lyres se briser  
En criant vers le ciel l'ennui fier des poètes  
Parmi des flots de sons languissamment décrus,  
Blonde, tu m'apparus.*

*Et l'esprit assoiffé d'éternel, d'impossible,  
D'infini, je voulus moduler largement  
Un hymne de magie et d'émerveillement.  
Mais la strophe monta bégayante et pénible,  
Reflète naïf, écho puéril, vol heurté,  
Vers ta Divinité.*